

Digitales Brandenburg

hosted by **Universitätsbibliothek Potsdam**

Entretiens Psychologiques, tirés de l'Essai analytique sur les facultés de l'Ame de Mr. Bonnet

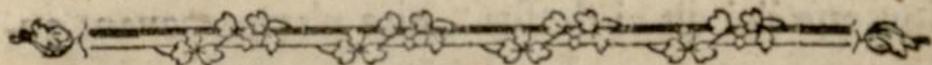
Formey, Jean Henri Samuel

Berlin, 1769

VD18 12799726-001

Entretien VIII. Sur la faculté de sentir considérée comme une branche de l'activité de l'ame, et comme le principe de l'attention.

[urn:nbn:de:kobv:517-vlib-11710](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:kobv:517-vlib-11710)



ENTRETIEN VIII.

*Sur la faculté de sentir considérée
comme une branche de l'activité
de l'ame, & comme le principe
de l'attention.*

LE MAITRE.

Après avoir exposé vos idées sur l'activité de l'ame en général, après avoir indiqué le point de vue sous lequel vous vous proposez de considérer celle de notre être; il s'agit de continuer l'examen de cette activité.

D. J'ai dit que l'activité de l'ame est la capacité qu'a l'ame de produire en elle & hors d'elle, ou sur son corps, certains effets. J'ai inséré dans cette définition les mots *en elle*, pour me conformer à l'opinion des Philosophes qui pensent que l'ame se modifie elle-même, ou forme elle-même les sensations en conséquence du jeu des organes. Suivant cette opinion, la faculté de sentir est une branche de l'activité de l'ame, une modification de cette activité; car tout ce que l'ame est dite produire, elle le produit par son activité. J'ai montré en peu de mots le fondement de l'opinion dont je parle,

G

lors-

lorsque j'ai dit ci dessus „que n'appercevant aucun rapport entre un mouvement & une sensation, je ne pouvois placer dans le mouvement la cause immédiate ou efficiente de la sensation.”

M. Peut-on dire que l'ame est *passive* lorsqu'elle apperçoit ou qu'elle sent?

D. Cette maniere de s'exprimer ne me paroît pas bonne. La *passivité*, si je puis me servir de ce mot, est directement opposée à l'activité. Un être absolument passif est un être dans lequel il ne peut s'exercer aucune sorte d'action. *Agir*, c'est produire un certain effet, une certaine modification. Comment un être passif seroit-il susceptible de modification? Comment la force modifiante s'exerceroit-elle sur un sujet incapable de résistance ou de réaction? Quand un corps en mouvement choque un corps en repos, il lui communique de son mouvement dans une proportion relative à la vitesse & à la masse. Dans l'instant où le corps en repos est choqué, il peut être regardé comme passif; il est cependant bien évident qu'il ne l'est pas, puisqu'il résiste au mouvement en vertu de sa force d'inertie toujours proportionnelle aux masses. Il est encore impénétrable: s'il ne l'étoit pas, le corps mû le pénétreroit intimement, les deux corps n'occuperoient plus que le même *lieu métaphysique*, & il n'y auroit plus de communication de mouvement.

M. Le

M. Le choc de deux corps peut-il donc être comparé à l'action de l'ame sur le corps?

D. Je n'ai garde de faire une semblable comparaison, & je n'ai pas oublié les réflexions que je viens de faire sur ce sujet. Assurément le corps n'agit pas sur l'ame comme un corps agit sur un autre corps. L'ame n'est pas corps: la simplicité du sentiment le prouve: le sentiment est un, le corps est multiple. Mais je conçois qu'en conséquence de l'action des fibres nerveuses, il se passe dans l'ame quelque chose qui répond à cette action: l'ame réagit à sa maniere, & l'effet de cette réaction est ce que nous nommons *perception* ou *sensation*. Entreprendre d'expliquer ce que c'est que cette réaction de l'ame, vouloir rendre raison de la maniere dont se forme la perception ou la sensation, c'est vouloir rendre raison de la maniere dont l'ame est unie au corps. Nous ne sommes pas faits pour pénétrer ce mystere.

M. Qui sont donc ceux qui passent ici, les justes bornes?

D. Ce sont ceux qui, pour expliquer la formation des sensations, supposent qu'elles existent déjà dans l'ame, & que le corps ne fait que les développer, comparant ainsi tacitement ce qui se passe dans un être simple avec ce qui se passe dans un corps organisé. Mais quelle comparaison peut-on faire entre ces deux choses? Qu'est-ce que des sensations renfermées

dans l'ame, & dont elle n'a point la conscience? Qu'est-ce que des sensations qui se développent? Mais en voilà assez sur une opinion qui n'a d'autre fondement que notre ignorance sur la manière dont le corps influe sur l'ame. Il arrive tous les jours que lorsqu'on a confus ensemble des termes dont on a les idées, on s' imagine avoir mis quelque chose dans la nature.

M. Ce n'est par conséquent point de la sorte d'activité par laquelle on peut concevoir que l'ame produit les sensations, que vous voulez vous occuper ici.

D. Non: j'ai uniquement en vue cette activité que j'ai supposé que l'ame déployoit hors d'elle, ou sur son corps, & qui a été subordonnée à la faculté de sentir. J'ai déjà expliqué ce que j'entens par cette subordination: il s'agit à présent de m'étendre un peu plus sur ce sujet.

M. Il est trop intéressant pour ne pas le développer avec exactitude.

D. Quand je dis que l'ame agit sur son corps, je dis que l'ame modifie l'état actuel de son corps: & j'entends en général par cette modification tout changement qui survient au corps, ou à quelque de ses parties, en conséquence de l'action de l'ame. Et comme je ne puis concevoir dans le corps aucune modification qui ne soit l'effet d'un mouvement, je suis obligé de supposer que l'ame produit du mouvement
dans

dans son corps, ou dans quelcune des parties de son corps. Je donne donc le nom de *force motrice* à cette activité de l'ame.

M. Ce n'est sans doute qu'avec des restrictions que vous employez ce terme.

D. Je pourrois me dispenser de les énoncer: il vaut mieux cependant que je le fasse. L'ame ne meut pas à la maniere du corps, puisqu'elle n'est pas corps: mais l'effet de sa force motrice a un certain rapport à l'effet de la force motrice du corps. Je m'explique: je suppose que la force motrice de l'ame produit sur les fibres sensibles des impressions semblables ou analogues à celles qu'y produiroit l'activité des objets ou des corpuscules qui en émanent. Mais cette activité est en soi une force indéterminée; c'est un simple pouvoir d'agir, ou de produire certains effets; & ce n'est point tel ou tel effet en particulier.

M. Comment donc l'activité de l'ame est-elle déterminée à produire un certain effet plutôt que tout autre effet qu'elle pourroit également produire? Comment la force motrice de l'ame est-elle déterminée à mouvoir une fibre plutôt que toute autre fibre qu'elle pourroit également mouvoir? Quelle est en un mot la raison suffisante des déterminations de l'activité de l'ame?

D. Ceci touche à une question très importante. Un être sentant ne peut être déterminé à

agir qu'en vertu d'une perception, ou d'une sensation, agréable ou désagréable, dont il est affecté. L'action de cet être est un effet qui doit avoir son principe, ou sa raison, dans quelque chose qui a précédé immédiatement. Refuser d'admettre cela, ce seroit supposer des effets sans causes. Cette chose qui a précédé l'action; cette chose qui a en soi le principe, ou la raison de l'action, est une perception, ou une sensation. C'est ce que j'ai exprimé en d'autres termes, lorsque j'ai dit que l'activité a été subordonnée à la sensibilité. Il seroit contradictoire à la nature d'un être sentant qu'il fût indifférent au plaisir & à la douleur; qu'il éprouvât indifféremment différentes sensations, ou différens degrés de la même sensation. Cet être ne peut distinguer une sensation d'une autre sensation, ou un degré d'une sensation d'un autre degré de la même sensation, qu'il ne préfère une sensation à une autre sensation, un degré à un autre degré, dans le rapport qu'ont cette sensation ou ce degré avec ce qui constitue en lui le plaisir.

M. Quel est l'effet immédiat de cette préférence?

D. C'est l'attention que l'être donne à la sensation, ou au degré de sensation, qui lui procurent le plus de plaisir.

M. Ces principes posés, revenons à la statue.

D. Il

D. Il faut se rappeler la situation où nous l'avons laissée. Elle éprouvoit à la fois deux sensations différentes: l'une étoit excitée par la présence d'un œillet; l'autre étoit rappelée par celle-ci, & cette sensation rappelée étoit une odeur de rose. J'ai supposé que l'odeur de l'œillet étoit plus agréable à la statue que celle de la rose, & j'ai montré comment cela pouvoit être. Là dessus je me suis proposé cette question: *Que résulte-t-il dans l'ame de notre statue du plus ou du moins de plaisir que deux sensations différentes lui font éprouver?* C'est cette question qui m'a conduit à l'examen de l'activité; & cet examen me ramene à cette question.

M. Comment la décomposez-vous?

D. La statue distingue les deux sensations qui l'affectent actuellement. Elle sent que l'une l'affecte plus agréablement que l'autre. Elle se complait donc plus dans l'une que dans l'autre. Elle préfère donc l'une à l'autre.

M. Qu'est-ce que cette préférence? Quels effets en résultent?

D. Voilà ce qu'il s'agit d'approfondir: & c'est là l'endroit le plus favorable pour cette analyse. Cette préférence que la statue donne à la sensation qui lui plaît le plus, est une action que la statue exerce sur cette sensation. Préférer n'est pas sentir; c'est se déterminer, c'est agir. La préférence ne peut être une modification de la faculté de sentir: les modifications de cette

ne sont que des sensations & des degrés de sensations. Un être qui éprouveroit des sensations, & qui ne seroit point actif, seroit simplement affecté; & il ne résulteroit autre chose, au dedans de lui, de la diversité des impressions qu'il éprouveroit, que le plaisir ou la douleur attachés à ces impressions, & le rappel de ces impressions les unes par les autres, en vertu d'un enchaînement physique indépendant de l'ame. Mais l'ame de la statue est douée d'activité: j'ai bien défini ce que j'entens ici par ce mot: la statue peut donc se déterminer pour la sensation qui lui plaît le plus: l'effet de cette détermination est l'attention que la statue donne à cette sensation.

M. L'attention est donc une modification de l'activité de l'ame?

D. Oui, ou pour employer d'autres termes, elle est un certain exercice de la force motrice de l'ame sur les fibres de son cerveau. Si l'on avoit quelque doute là dessus, & qu'on soupçonnât que, de cette manière, il entre plus de physique dans l'attention qu'il n'y en a en effet, chacun n'a qu'à se rappeler ce qu'il a éprouvé lui-même lorsqu'il a donné son attention à quelque objet. Il a détourné les yeux de dessus les objets environnans: il a affoibli par là l'impression de ces objets. Il a fixé sa vue sur l'objet de son attention; il l'a concentrée sur cet objet: il a tendu l'organe sur cet objet. Tout cela ne
prouve-

prouve-t-il pas l'intervention du corps dans l'acte de l'attention.

M. Pourriez-vous en alléguer d'autres preuves?

D. Il n'y a qu'à se rappeler qu'on s'est fatigué lorsqu'on a fixé trop longtems la vue sur un objet. Cette fatigue a pu même aller jusqu'à la douleur, soit qu'on ait considéré cet objet des yeux du corps, ou qu'on l'ait considéré des yeux de l'esprit. Or cette fatigue, cette douleur, n'ont-elles pas leur siege dans les organes? Enfin, comment remédie-t-on à cette fatigue, à cette douleur? Par le repos, ou par le changement d'objet. Pourquoi par le repos? C'est qu'il est une cessation d'action. Lorsque l'ame cesse d'agir sur les fibres sur lesquelles elle agissoit, la tension qu'elle leur a imprimée, diminue, s'affoiblit, s'éteint. Pourquoi par le changement d'objet? C'est que l'ame n'agit plus sur les mêmes fibres. Chaque perception a des fibres qui lui sont appropriées.

M. L'expérience prouve donc que l'attention tient à un certain exercice de la force motrice de l'ame sur les fibres du cerveau.

D. Oui; & je puis avancer avec fondement, que l'attention que la statue donne à la sensation qui lui plaît le plus, est une action qu'elle exerce sur cette sensation.

M. Voyons à présent en quoi consiste cette action.

D. *Agir*, c'est produire un certain effet: l'ame de la statue produit donc un certain effet sur la sensation qui l'occupe.

M. Mais cet effet, où l'ame le produit-elle?

D. Hors d'elle, ou sur son corps. Ce n'est pas sur la sensation même que l'ame agit, puisque cette sensation n'est que l'ame elle-même, modifiée d'une certaine manière. C'est donc sur les fibres dont le mouvement produit la sensation que l'ame exerce son activité.

M. Quel effet l'ame produit-elle sur ces fibres?

D. Pour parvenir à le connoître en général, j'observe ce qui résulte de l'attention que je donne à un objet préférablement à d'autres objets que j'ai en même tems sous les yeux, & que je suppose faire sur moi une impression à peu près égale. Déterminé, par quelque motif, à donner mon attention à un de ces objets, je fixe mes yeux sur lui. Aussitôt la perception de cet objet devient plus vive: les perceptions des objets voisins s'affoiblissent. Bientôt je viens à découvrir dans cet objet des particularités qui avoient d'abord échappé à mon attention. A mesure qu'elle redouble, les impressions de l'objet se fortifient & se multiplient. Enfin tout cela croît à un tel point, que je ne suis presque plus affecté que de cet objet.

M. Voilà des faits: qu'est-ce qu'ils nous apprennent?

D. Que

D. Que l'attention augmente l'intensité des mouvemens imprimés par les objets. On ne peut se refuser à cette conséquence. La vivacité des sensations est nécessairement proportionnelle à l'intensité des mouvemens qui les excitent. Une sensation s'affoiblit à mesure que l'action de l'objet diminue, & cette action est un mouvement imprimé à l'organe. En un mot, Dieu ayant attaché les sensations à des mouvemens, l'espece & le degré de la sensation doivent déterminer l'espece & le degré du mouvement.

M. Cela vous mene sans doute à des conséquences ultérieures.

D. Lorsque je vois à la fois plusieurs objets, & que je suppose que tous ces objets m'affectent à peu près également, je suppose par cela même, que l'intensité des mouvemens que tous ces objets impriment à mon organe, est à peu près la même. Je ne puis donc être déterminé à donner mon attention à un de ces objets, qu'en vertu de quelque motif étranger à l'action de l'objet; puisque je suppose que tous les objets que j'ai présens à la fois, agissent à peu près avec la même force. Je dis à *peu près*, parce que je conçois qu'il ne peut y avoir une parfaite égalité entre toutes ces actions. Il suffit pour le cas que j'examine, qu'il n'y ait pas entr'elles des différences capables par elles-mêmes d'exciter l'attention.

M. L'at-

M. L'attention donnée à un objet par préférence à d'autres objets, également placés sous les yeux, est une modification de l'activité de l'ame. Mais cette activité n'est-elle pas en soi indéterminée?

D. Oui: elle ne peut se déployer sur certaines fibres qu'il n'y ait une raison capable de lui faire produire cet effet. Si donc l'objet n'excite point par lui-même l'attention, il faut que celle qu'on lui donne soit l'effet de quelque motif étranger à l'objet. C'est ce que j'ai déjà insinué, en disant il n'y a qu'un moment: *déterminé par quelque motif*, &c. Dès qu'un tel motif existe, l'attention s'exerce. L'ame réagit sur les fibres que l'objet tient en mouvement, & par cette réaction elle augmente l'intensité du mouvement.

M. Que résulte-t-il de cette augmentation de mouvement?

D. Son effet nécessaire est de rendre la perception de l'objet plus vive; car le mouvement auquel la perception de cet objet est attachée, ne sauroit acquérir plus de force, que cette perception n'acquiesse plus de vivacité. Tout est ici relatif, ou proportionnel.

M. Mais l'objet étant un composé de parties différentes, qui n'agissent pas toutes sur l'organe avec la même force; la perception totale de l'objet est donc un composé d'une multitude de perceptions partiales, qui ont chacune leur degré de mouvement.

D. Rien

D. Rien de plus certain : & l'attention qu'on donne à l'objet augmente l'intensité de tous ces mouvemens particuliers. C'est à l'aide de cette espece de mécanique qu'on parvient à découvrir dans l'objet des particularités, que l'on n'avoit pas apperçues lorsqu'on ne le distinguoit pas, par l'attention, des objets voisins.

M. Les expressions du langage ordinaire & les regles de la logique ne confirment-elles pas ces assertions ?

D. Quand on dit que, pour voir, il faut regarder, que, pour entendre, il faut écouter, on exprime cette réaction de l'ame sur les fibres qu'un objet tient en mouvement. Le cas de la distraction par rapport à cet objet a lieu, toutes les fois que cette réaction est nulle : elle est nulle toutes les fois que l'ame, occupée d'autres objets, concentre toute son activité sur les fibres appropriées à ces objets. Quant aux regles que la logique prescrit pour augmenter ou soulager l'attention, elles tendent toutes à réunir ses efforts sur un petit nombre de fibres.

M. L'attention ne produit-elle point d'autres effets ?

D. A mesure que la perception de son objet devient plus vive, les perceptions des objets voisins s'affoiblissent.

M. Pouvez - vous expliquer cela par les principes que vous venez de poser ?

D. Les

D. Les fibres sensibles & mobiles ont besoin d'esprits pour s'acquitter de leurs fonctions. Tout ce qui tend à augmenter ou à diminuer la quantité du fluide nerveux, augmente ou diminue l'activité des fibres. Le fluide nerveux se distribue donc aux fibres dans un certain rapport à la somme d'action qu'elles ont à exercer. La quantité du fluide nerveux est déterminée. Il ne peut donc se porter en plus grande abondance à certaines fibres, que ce ne soit en déduction de ce que les fibres voisines auroient pu en recevoir dans le même tems.

M. Continuez le dénombrement des effets de l'attention.

D. L'attention augmente le mouvement des fibres sur lesquelles elle agit. Cette augmentation est d'autant plus grande, que l'attention est plus forte, ou plus soutenue. Les esprits dérivent donc des fibres voisines, vers celles sur lesquelles l'attention s'exerce. Cette dérivation, proportionnelle à la quantité du mouvement imprimé par l'attention, peut aller au point que les fibres voisines soient trop appauvries d'esprits, pour faire sur l'ame une impression sensible. Cette impression peut devenir nulle, ou presque nulle, par rapport à l'ame.

M. Voilà une explication purement mécanique.

D. Oui; mais qui s'accorde avec une vérité que la Psychologie avoue. Ceux qui ne goûteront

teront pas cette explication, pourront lui en préférer une autre que je vais indiquer, ou les réunir.

M. Quelle est donc cette autre explication?

D. La voici. La faculté de sentir est bornée comme toutes les facultés de notre être. Les bornes de ces facultés sont celles du sujet même dans lequel elles résident. Lorsque l'ame est affectée d'une perception très vive, & qu'elle éprouve en même tems une impression très foible, elle ne peut éprouver cette impression précisément comme elle l'éprouveroit, si elle n'étoit pas en même tems affectée d'une perception très vive. Parce que la capacité de sentir est limitée, le partage l'affoiblit: une impression très forte éteint, ou absorbe, une impression très foible. La faculté de sentir, ou d'appercevoir, est une force qui se proportionne à la quantité du mouvement de chaque sensation, ou de chaque perception. Mais l'intensité d'une perception peut devenir telle par l'attention, qu'elle consume, pour ainsi dire, toute la force d'appercevoir; en sorte qu'il ne reste pas assez de cette force pour qu'elle puisse se déployer en même tems sur d'autres impressions. Cela varie dans le rapport des intensités.

M. N'avez-vous plus rien à dire sur cette matiere?

D. Je viens de traiter l'attention, entant qu'elle est excitée par quelque motif étranger à l'objet,

l'objet. Mais si, entre plusieurs objets que j'ai en même tems sous les yeux, il en est un qui flatte plus agréablement l'organe, cet objet excitera par lui-même l'attention. Le plaisir attaché à l'impression de cet objet, fera le motif qui déterminera à lui donner son attention. L'ame réagira donc sur les fibres que l'objet tient en mouvement, & elle réagira avec d'autant plus de force que l'objet lui procurera plus de plaisir. L'effet est proportionnel à la cause. Plus il y a d'intensité dans la cause, plus il y en a dans l'effet. Le plaisir est la cause qui détermine l'ame à agir. Plus un objet excite de plaisir, plus l'attention s'exerce sur cet objet. L'ame de la statue réagit donc sur les fibres dont le mouvement lui procure plus de plaisir. Par cette réaction la sensation de l'odeur de l'œillet devient plus vive; & plus cette sensation acquiert de vivacité, plus l'attention augmente. Cela peut aller au point que la statue, réveillée par l'odeur de l'œillet, ne soit plus, ou presque plus, affectée de l'odeur de rose.

